Vice-amiral Roussin Albert Edmond Louis – Extrait de : Nos marins : vice amiraux, contre-amiraux, officiers généraux des troupes de la marine et des corps entretenus – Auteur : Trefeu Etienne, historien de la marine – Editeur Berger-Levrault (Paris) 1888 – contributeur : Lesseps, Ferdinand de (1805-1894) - Pages 135 à 144 - Sources : gallica.bnf.fr/Bnf –
Droits : domaine public – saisie 2022

LE VICE-AMIRAL BARON ROUSSIN

(ALBERT-EDMOND-LOUIS)

1821 - 1877

Né le 2 août 1821, à Brest (Finistère) ; Provenance : École de Brest ; Aspirant : 1er septembre 1838 ; Enseigne de vaisseau : 8 novembre 1842 ; Lieutenant de vaisseau : 8 septembre 1846 ; Capitaine de frégate : 2 décembre 1854 ; Capitaine de vaisseau : 16 mars 1859 ; Contre-amiral : 25 septembre 1870 ; Vice-amiral : 23 septembre 1877.

Légion d'honneur. Chevalier : il août 1846 ; Officier : 2 octobre 1855 ; Commandeur : 14 août 1866 ; Grand-officier : 5 décembre 1876.

Médaille de Crimée : 1856.

L'amiral **ROUSSIN** est un homme de taille moyenne, un peu raide, quelquefois souriant, et portant de petits favoris rasés très court. Tous ceux qui l'ont abordé ont pu remarquer que, la première fois que l'on se trouve en sa présence, on se sent volontiers gêné par cet aspect glacial, cette physionomie dédaigneuse et cet air railleur ; mais c'est là une première impression qui s'efface quand on a eu quelque commerce avec l'amiral. Comme le dit une expression qui ne peut être mieux placée qu'ici, il faut que la glace soit rompue. On aperçoit alors que le baron **ROUSSIN** a une bienveillance extrême et que ce que l'on croyait être de la froideur est un calme absolu, une sérénité qui ne l'a jamais abandonné, en aucune circonstance de sa vie, même au milieu du combat le plus meurtrier.

Son début dans la carrière a été fort pénible. C'est à peine si, en sept ans, il resta quelques jours à terre, ne débarquant d'un navire que pour embarquer sur un autre.

Il fit ainsi le service d'aspirant ou d'enseigne de vaisseau sur *la Néréide*, qui prit part au bombardement de Saint-Jean d'Ulloa ; sur *la Danaé*, lors de la campagne de la Plata — expéditions qui le firent, à deux reprises, proposer pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur — sur *la Comète*, que commandait le capitaine **JURIEN de la GRAVIÈRE,** et qui servait de mouche à l'escadre de la Méditerranée ; sur *la Belle-Poule*, qui eut à explorer les côtes de Terre-Neuve et des États-Unis ; sur *la Sirène* qui fit le voyage de Chine, enfin sur *l'Etna*, chargé de la garde de nos possessions d'Afrique ; c'est là que lui parvint enfin cette croix de la Légion d'honneur, depuis si longtemps attendue et pour laquelle il avait été une troisième fois proposé.

Ainsi, tout jeune encore, M. **ROUSSIN** avait à peu près parcouru toutes les mers du globe. Pourtant il n'avait pas vu encore ni la mer Noire ni la Baltique et il ne tarda pas à combler cette lacune.

Quand il eut obtenu, au choix, le grade de lieutenant de vaisseau, qui suivit sa décoration de deux ou trois mois seulement, il passa quelque temps dans l'escadre d'évolutions, en premier lieu à bord de *l'Iéna*, puis à bord du *Friedland*.

Il exerçait son premier commandement, celui de l'aviso à hélice *le Solon*, lorsque fut déclarée la guerre avec la Russie. Le capitaine **ROUSSIN** partit alors en Crimée. Il assista au bombardement de Sébastopol, à la tempête du 14 novembre 1854, où l'escadre française perdit *le Pluton* et le *Henri IV*, et il fut rappelé en France lorsqu'il eut reçu le grade de capitaine de frégate.

On organisait alors la seconde expédition de la Baltique et le contre-amiral **PENAUD**, qui avait été désigné comme futur commandant en chef, le fit appeler près de lui et le désigna comme chef d'état-major.

Le commandant **ROUSSIN**, embarqué sur *le Tourville*, eut donc à préparer l'attaque de Sweaborg ; l'intelligence dont il fit preuve à cette occasion et la clarté des ordres qu'il expédia aux commandants des navires de l'escadre contribuèrent largement à la réussite de l'expédition et lui valurent une citation à l'ordre du jour, qui se traduisit, deux mois plus tard, par la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

L'année suivante, le baron **ROUSSIN** retourna dans la mer Noire ; on lui confiait l'aviso *l'Averne*, mis à la disposition de l'ambassadeur de France auprès du Sultan, ce qui conférait à son capitaine le titre de commandant de la station du Danube et de Constantinople. Avec le nom qu'il portait et grâce aux souvenirs qu'avait laissés son père, on pense bien que M. **ROUSSIN** n'eut qu'à se louer de la parfaite cordialité du gouvernement ottoman, et peut-être même trouva-t-il que le grade de capitaine de vaisseau qui lui fut donné au mois de mars 1859 interrompait un peu précipitamment son séjour en ce beau pays !

En tout cas, ses regrets, si toutefois il en eut, ne devaient pas être de longue durée ; car on lui confia, peu de temps après son retour en France, le vaisseau-école de canonnage, *le Montebello***.** Ce n'était point là un commandement de peu d'importance, car on s'occupait beaucoup à cette époque des progrès de l'artillerie navale. Aussi, durant les années qui suivirent, le baron **ROUSSIN** eut-il à expérimenter cette artillerie à bord des nouveaux cuirassés, *le Solferino* et *la Ville-de-Paris*, dont il reçut successivement le commandement et qui firent leurs essais le long des côtes Barbaresques.

Quand il débarqua au mois d'avril 1865, il apprit qu'une place lui avait été réservée au Conseil d'amirauté, mais le ministre, M. **de CHASSELOUP**, ne l'y laissa pas siéger longtemps. Au bout de quatre mois, il le prit comme aide de camp et, un peu plus tard, il lui donna la direction des mouvements de la flotte et des opérations maritimes.

Après l'avoir nommé commandeur en raison de la distinction de ses services, M. **de CHASSELOUP**, sentant que sa chute était proche, donna à M. **ROUSSIN** le commandement de la division navale du littoral sud de la France, que celui-ci échangea quelque temps après contre celui de la division du littoral nord.

Au mois de décembre 1868, le commandant **ROUSSIN** revint à Paris, où il reprit sa place au Conseil d'amirauté, et y resta jusqu'à la déclaration de guerre à l'Allemagne.

C'est alors que l'amiral **FOURICHON**, qui venait d'arborer son pavillon sur *le Magnanime*, en sa qualité de commandant en chef de l'escadre de la mer du Nord, le prit comme chef d'état-major; mais le blocus des ports allemands, celui de Wilhelmshafen entre autres, ne dura que quelques semaines et l'amiral **FOURICHON** fut rappelé en France où l'attendait le portefeuille de la marine.

On pense que, dans cette haute situation, il se garda bien d'oublier celui qui venait de lui donner une aide si précieuse ; il l'emmena à Paris, puis à Tours, le fit contre-amiral et lui donna à la fois la direction de son cabinet et celle des mouvements de la flotte, fonctions que M. **ROUSSIN** conserva jusqu'à la conclusion de la paix.

Après une courte apparition à la Commission des phares, en 1871, l'amiral **ROUSSIN** fut nommé au commandement en chef de la division navale de l'Océan Pacifique. Son pavillon était arboré sur le cuirassé *l'Atalante*, qui sert aujourd'hui de ponton au commandant de la marine à Saïgon.

À la fin de 1874, quand il rentra en France, M. **ROUSSIN** siégea à la Commission de perfectionnement de l'École polytechnique et au Conseil d'amirauté jusqu'en mars 1876, époque à laquelle le vice-amiral **FOURICHON** revint au ministère de la marine ; le baron **ROUSSIN** reprit alors ses fonctions de chef de cabinet et de chef d'état-major général. Il fut même nommé, quelques mois après, sous-secrétaire d'État de la marine et des colonies.

Ce fut sa perte. Il pensa bien faire, — car il crut agir uniquement dans l'intérêt du corps auquel il appartenait, — en restant en fonctions sous le ministère de l'amiral **GICQUEL des TOUCHES,** au 16 mai 1877, et en acceptant de lui succéder, le 23 novembre de la même année, au portefeuille de la marine.

A partir de ce jour, M. **ROUSSIN** eut des ennemis auxquels il porta ombrage, d'ailleurs sans le moindre motif.

Ces rancunes, sur le bien-fondé desquelles nous n'avons pas à nous expliquer, puisque, en tête de ce livre, nous nous sommes interdit de juger tout ce qui a trait aux événements politiques, l'empêchèrent de prendre, à son tour d'ancienneté, le commandement en chef de l'escadre d'évolutions.

Il ne quitta donc Cherbourg, où il avait été envoyé comme préfet maritime après avoir quitté le ministère en décembre 1877, que pour prendre la présidence du Conseil des travaux.

Aujourd'hui les passions se sont un peu apaisées et, quelques mois avant son passage au cadre de réserve[1], l'amiral **ROUSSIN** a pu, sans soulever de discussions, être nommé à la vice-présidence du Conseil d'amirauté, laissée vacante par le départ de l'amiral **GARNAULT**.

Le baron **ROUSSIN** a été le digne héritier du grand nom qu'il portait. Son père, une dès grandes figures politiques de la monarchie de Juillet, fut, on le sait, amiral de France, ambassadeur à Constantinople et trois fois ministre de la marine. Ce fut lui qui accomplit un fait d'armes incomparable, qui n'eut pas cependant en France le retentissement qu'il eût dû avoir ; car le futur Amiral fit ce qu'aucun officier général de la marine anglaise n'avait osé tenter lors des guerres de l'Empire.

Le 11 juillet 1831, il se présentait avec une escadre à l'embouchure du Tage, forçait l'entrée du fleuve et venait mouiller devant Lisbonne atterrée de la hardiesse de notre compatriote. Il faut dire, pour la clarté des faits, que les passes du Tage sont très étroites, et que ses rives étaient alors, sur une longueur de six milles marins, c'est-à-dire de dix kilomètres environ, défendues par des redoutes, des batteries et des fortins qui semblaient, tant ils se trouvaient placés près des passes, devoir écraser la flotte ennemie d'une seule bordée de leurs quatre cents canons. Les navires français passèrent l'un après l'autre sous le feu de l'artillerie portugaise, qu'ils essuyèrent pendant les trois heures que dura leur marche jusqu'à Lisbonne.

Il ne manqua à l'amiral **Albin ROUSSIN** que de perdre un homme ou d'avoir une seule avarie pour que cette expédition, digne de **DUGUAY-TROUIN** ou de **JEAN-BART,** fut aussi retentissante qu'elle méritait de l'être.

---

1 Il a été atteint par la limite d'âge, le 2 août 1886.